

Haïti : la culture contre la terreur.

Télérama

Du 30 octobre au 5 novembre 1993 N° 2285

Cinéma

**Pour ou contre
"Adieu ma
concubine"?**

T 2284 - 2285 - 10,00 F



EDITION PARIS CPPAP N° 59 386

Les amis du Père

C'est un petit cercle d'amis à la retraite qui se réunit chaque semaine au Père-Lachaise. Ils ont consulté tous les registres funéraires, parcouru toutes les travées, inspecté tous les caveaux. Et entretiennent les tombes abandonnées... en les frottant de croûtons de pain. Ces discrets amateurs de l'ombre côtoient les fossoyeurs qui font vivre le cimetière au prix d'un travail pénible. Témoignages de ceux qui consacrent leur existence à nos chers disparus.



Mme Colinette

« Je suis née le jour de l'ouverture du cimetière, pas la même année, le 21 mai 1920. J'ai commencé à gratter des tombes sans vraiment y penser. Quand je venais au cimetière, je voyais souvent du pain par terre. Comme j'ai toujours pensé que gaspiller du pain était un crime, j'ai décidé de ramasser les miettes et de les donner aux oiseaux du Père-Lachaise. Une fois que j'en distribuais à des chats, j'ai vu une tombe d'enfant. J'ai essayé de lire les inscriptions sur la pierre tombale mais la crasse les avait rendues invisibles et je n'avais que du pain à la main. Je l'ai donc frotté sur la petite pierre comme s'il s'agissait d'un pinceau et oh !, par magie, j'ai vu le nom. C'était une petite morte à quinze jours. Par la suite, j'ai repris cette méthode de nettoyage des tombes.

C'est ici que j'ai commencé à vivre. On y fait des rencontres extraordinaires, des gens qu'on n'a jamais vus et qu'on ne reverra jamais : c'est formidable. Je viens au Père-Lachaise pour son calme, ses couleurs, ses arbres. Une certaine sérénité, un vrai charme s'en dégagent. Ici, je me sens bien. J'y oublie tout le passé. Parfois, le matin de bonne heure, j'ai l'impression qu'eux, les morts, me parlent. C'est drôle, je me sens plus proche d'eux que des vivants. Après mon décès, je veux être incinérée, ça coûte moins cher, c'est facile : c'est de la poudre... J'ai dit à ma fille "tu vas me saupoudrer dans le cimetière". Je trouve ça mieux, plus propre.

Je viens au cimetière tous les jours de la semaine... depuis dix ans. Ma fille est toujours venue avec moi, puisque je l'y ai emmenée toute petite. Je ne lui parle presque pas de mon travail. Il n'y a rien à cacher mais je n'aime pas raconter. Tous les matins, je prépare de nouvelles recherches pour retrouver les noms des personnes enterrées dans les plus vieilles tombes. Vous rendez-vous compte du boulot qu'il y a à faire ? »

Joseph

« Je suis venu la première fois au Père-Lachaise il y a trente ans. J'ai été saisi par la beauté de ses monuments, par ses promenades instructives.

Aujourd'hui, j'ai 76 ans et je viens deux fois par semaine, depuis ma retraite. J'ai des problèmes parce qu'on m'appelle le "nécro-fan" dans mon immeuble. Ils savent que je passe beaucoup de mon temps au cimetière et cela m'a donné mauvaise réputation. Mais maintenant, cela ne me fait plus rien. Nous sommes des sauvegardes des sépultures anciennes. C'est pour cela que nous avons gratté toutes ces tombes. Tout ceci, malgré tout, va disparaître un jour. »

Pierre le fossoyeur

« Mon père était garde au cimetière de Pantin. J'ai commencé à travailler au cimetière à 21 ans, après l'armée. Pendant deux mois, je n'ai fait que creuser des fosses. Aujourd'hui, je ne suis plus aussi sensible car je travaille ici depuis



Lachaise

REPORTAGE PHOTO - MARCELLO MOSENSON



douze ans, mais au début, je trouvais ces tâches dégoûtantes. Et ces odeurs... Le plus dur, ce sont les exhumations. Inhumation une personne âgée, c'est triste, mais quand il s'agit d'un gosse, là, il y a le cœur qui papote.

Il n'y a pas beaucoup de fossoyeurs au Père-Lachaise. Nous sommes quinze..., dix-sept avec les nouveaux. L'entente est assez bonne en général. Entre blancs et noirs, on ne se parle pas beaucoup, on se chamaille un peu, mais c'est tout.»

M. Beyern, le nécrologue

«J'ai consacré toute ma vie au Père-Lachaise. J'avais 9-10 ans quand j'ai commencé à m'y promener. Ce n'était pas à la mode, contrairement à aujourd'hui. J'y passais trois ou quatre heures par jour avec un plan jusqu'à ce que je connaisse très bien le cimetière. J'ai épuisé tout le plaisir qu'on peut y éprouver la première fois. C'est un peu dommage. Mais ce n'est pas pour autant un phénomène d'overdose, chaque jour, j'y trouve des sensations nouvelles. J'y rencontre des personnes différentes, les saisons changent...»

Ce n'était pas la proximité de la mort qui m'attirait, mais l'histoire de ce lieu. Je parcoure parfois trente kilomètres en me promenant dans le cimetière. J'ai la certitude totale et absolue d'avoir trouvé l'endroit où je suis à ma place. C'est surtout pour le plaisir d'être devant quelque chose qui nous écrase par son gigantisme, par la somme de connaissances qu'il faut acquérir pour vraiment le comprendre. La mort nous dépasse, et pour arriver à comprendre une partie de ce phénomène il faut du temps et beaucoup de volonté. Il n'y a pas d'endroit où je sois mieux qu'ici. Mais ce n'est pas un plaisir morbide. Le véritable sujet du cimetière, c'est le vivant. Tout y est intéressant : les attitudes, les chats, tout.»

M. Fuster, le chef fossoyeur

«Je travaille au Père-Lachaise depuis 1984. Au début, je faisais simplement partie de la main-d'œuvre : il fallait ramasser et porter les corps, laver les corbillards. Le plus difficile furent les premiers mois. On s'habitue progressivement, cela reste pourtant un métier très spécial en raison du contact permanent avec la mort. Il faut être doté d'un fort caractère pour être fossoyeur. Je me rappelle encore de scènes terribles, trop difficiles pour être racontées. J'ai failli abandonner peu après avoir commencé à travailler pour les Pompes funèbres. Mais je ne regrette pas mon métier. Il m'a beaucoup apporté, par les contacts humains surtout. C'est dans un cimetière qu'on voit vraiment comment sont les gens.»

Marcello Mosenson et Jade Lindgaard